

LES DÉBUTS DE LA PLÉIADE TOULOUSAINNE

Les premières revues de poésie

Essais de Jeunes 1, avec Delbousquet.

Il y a un peu plus de cent ans, à l'aurore enivrée de ce siècle ¹, une dizaine de jeunes Toulousains se réunissaient, le soir, pour parler de poésie. Ils se lisaient leurs poèmes et se nourrissaient d'amitié et de vin à vingt sous, baptisé vin de Samos par ces « hellénistes ».

Les uns étaient au lycée, en rhétorique ou en philosophie, comme on disait alors, ou au collège de L'Esquile, les autres en première année de droit. Ils habitaient le faubourg Saint-Sernin que l'on appelait le Quartier latin de Toulouse, car c'était le siège de trois facultés depuis plusieurs siècles. Ils se retrouvaient, le soir, au 8 de la rue des Puits-creusés, en face de L'Arsenal, chez André et Maurice Magre, ou au numéro 2 de la rue Royale, une rue bien modeste en vérité ², chez les Delbousquet.

La poésie leur était aussi indispensable que l'oxygène, ils voulaient en vivre et ils pouvaient dire comme Francis Carco : « Nous étions tous poètes, l'époque était à la douceur de vivre, d'aimer, d'écrire

1. Comme l'écrivait Marcel Sendrail dans son éloge de Touny-Lérys.

2. Modeste et étroite, elle part au nord de la place Saint-Sernin, en direction de Paris. Louis XIII l'a empruntée quand il vint visiter Toulouse. Pour cette raison, elle devint rue Royale. En 1892, elle vient d'être débaptisée par la République, et s'appelle rue Gatien-Arnoult.

des vers. » Ces nouveaux troubadours chantaient l'eau, le ciel, les saisons et les jeunes filles en fleur!

Ces jeunes poètes, passionnés et talentueux, s'entendaient si bien entre eux, qu'ils formaient une vraie Pléiade³, comme Ronsard, Du Bellay et les autres. Ils devinrent une école, l'École toulousaine, sans même le savoir! Mais Paris le savait et « Paris les a plus hautement salués que Toulouse l'inconsciente », écrira un des leurs, Rozès de Brousse. Robert Sabatier, qui a écrit une monumentale histoire de la poésie française, ne pouvait laisser de côté cette École toulousaine qui « groupe, écrit-il, autour de Marc Lafargue des poètes comme Emmanuel Delbousquet, Touny-Lérys, Henry Muchart, J.-R. de Brousse, Alex Coutet, Jean Fabre, Pierre Fons, George Gaudion, Hélène Picard, Armand Praviel, Paul Sentenac, François Tressère ». Il en oublie, en particulier André et Maurice Magre, et Jean Viollis.

Alors, ces jeunes poètes toulousains de la Belle Époque, quel genre de poésie font-ils? Nous allons vite le savoir parce qu'ils écrivent beaucoup et ils veulent se faire entendre. Pour cela, il n'y a rien de plus rapide et de plus sûr que de se publier soi-même en créant une revue.

C'est chose faite en 1892. À 18 ans, Emmanuel Delbousquet crée sa première revue. Elle s'appelle *Essais de Jeunes*. Dans le premier numéro, on peut lire des poèmes de ses amis, Marc Lafargue qui a 16 ans et Maurice Magre, qui en a 15! Delbousquet, Lafargue, Magre, sont les trois mousquetaires du renouveau de la poésie toulousaine, trois mousquetaires qui sont quatre, comme les vrais, car André Magre ne quitte pas son frère Maurice, pour le moment. L'aîné, c'est Emmanuel Delbousquet, Maurice Magre reconnaîtra sa préséance, « C'est toi qui m'as appris l'amour des vers aux belles lignes » et Delbousquet devient le rédacteur en chef d'*Essais de Jeunes*. Le premier numéro sort en mars 1892. Le secrétaire à la rédaction (sic) en est Léon Lanta. Le siège de la rédaction est au 2 rue de la Concorde, le prix du numéro fixé à 0,25 F.

3. C'est l'expression utilisée par Émile Pouillon (1840-1906), poète et romancier, très attaché à sa province, critique littéraire, un des collaborateurs réguliers de *La Dépêche*.

Essais de Jeunes et le symbolisme.

Le premier numéro commençait par une « entrée ». Cela faisait plutôt gastronomique! On n'avait pas osé, ou voulu, un « éditorial ». Mais cette entrée était vigoureuse, sinon fracassante. Ce n'était pas signé, mais c'était du Delbousquet, en tout cas c'était écrit sous sa responsabilité. Il réprouvait le symbolisme, il se mettait sous la bannière d'un élève de Mallarmé, mais un élève un peu dissident, René Ghil. Voici des extraits de ce pamphlet :

Si nous répudions le ressassement romantique et parnassien, nous répudions également certaines insanités de l'heure présente (...). Nous lutterons ardemment, nous ne disons pas contre ceux dits décadents et symbolistes, ces étranges pitres sans idées et sans œuvres (...) mais contre une nouvelle éclosion de l'anémie actuelle en littérature ; contre les idéalistes, les mystiques, les mages!

Et plus loin,

Essais de jeunes certes : et parce que nous savons que l'Art est long, nous partons tôt (...). Nous commencerons par être les poètes compréhensifs de l'alme Nature (...). Notre devise pourrait se graver en ces deux tronçons de vers du chef de l'École évolutive (...) M. René Ghil :

À heurts de travaux et d'aorte,
bat la Vie espérant en la Vie.

À lire ces deux « tronçons » – rudes échantillons! – on comprend que M. René Ghil n'a pas tout à fait renoncé aux façons du symbolisme! Ni d'ailleurs Delbousquet, malgré ses dires, j'en donnerai quelque exemple.

Quoi qu'il en soit, quand on se veut poète en 1892, il faut se situer par rapport au symbolisme et à son prophète, Mallarmé.

C'est pourquoi j'ouvre ici un petit chapitre sur le symbolisme.

Le 18 septembre 1886, Moréas⁴ publie, dans le supplément littéraire du *Figaro*, *Le Manifeste symboliste*, mais ce n'est pas Mallarmé qui a commandité l'article, il n'y est présenté que comme le « précur-

4. Jean Moréas (1856-1910) crut un moment au symbolisme – *Cantilènes*, 1886 –, puis créa l'École romane avec Maurras.

seur ». Dès 1890, ce précurseur est célébré, on l'invite à faire une tournée de conférences en Belgique, sur Villiers de l'Isle-Adam. 1892 est l'année-phare du symbolisme, dont Mallarmé est la figure de proue. Et pourtant, dès cette date, des disciples s'éloignent ou veulent s'éloigner de cette « lumineuse obscurité », et il y a des dissidences dont certaines se veulent agressives.

Mais, quelle que soit l'opinion de chacun sur la poésie symboliste et sur la définition du symbolisme, un peu flou dans son profil et ses limites, on ne peut comprendre et situer cette fin de siècle sans parler de lui. Ce fut plus qu'une petite révolution poétique, ce fut un vrai et grand mouvement dans la culture et dans les arts. *Le Mercure de France* en devint la tribune. Des peintres, des musiciens, des architectes, ceux de l'Art nouveau s'enrôlèrent sous sa bannière ou, à tout le moins, furent installés dans le mouvement par les critiques et les journalistes. De Puvis de Chavannes ⁵ à Debussy ⁶, l'art était devenu symboliste ! Et chacun sait que le symbolisme s'est d'abord incarné en Mallarmé, ce petit prof⁷ d'anglais, frileux et timide qui, sans faire d'esbroufe, devint le père spirituel d'une nouvelle Église littéraire et réunit autour de lui des dizaines de jeunes poètes décidés à ne plus faire de poésie comme Victor Hugo.

Quel chemin parcouru en quelques années ! Dix ans auparavant, en 1882, Mallarmé était professeur d'anglais au lycée Fontanes à Paris, mais, en classe même, au lieu d'enseigner l'anglais à ses petits élèves, il composait des poésies courtes et subtiles, protégé par un barrage de livres ! Le proviseur n'appréciait pas du tout cette désinvolture. Il l'avait noté en ces termes : « En dépit des observations de l'inspection générale, M. Mallarmé ne fait aucun effort pour s'améliorer en anglais, je doute même qu'il sache le français ». Dix ans plus tard, au moment où Delbousquet crée sa revue, « non seulement M. Mallarmé – c'est un journaliste parisien et méchant qui l'écrit – a rencontré des lecteurs qui le comprennent, ce qui est déjà une preuve convaincante

5. Le peintre Puvis de Chavannes (1824-1898) s'est fait un style à part. Il ne céda ni au romantisme ni à l'impressionnisme. Il est un des « maîtres symbolistes » de ce temps (Verhaeren).

6. Debussy était un habitué des « mardis » de Mallarmé.

de l'infinie bonté de Dieu, mais il a trouvé des admirateurs d'autant plus fanatiques que l'objet de leur admiration est plus inaccessible ».

Mais, laissons de côté ces coups d'épingle. Stéphane Mallarmé est reconnu et il a des amis fidèles qui se réunissent, autour de lui, le mardi, au 87 rue de Rome. Ce sont les « mardistes » et ils en sont fiers. Il y a là des poètes, les vieux amis, Villiers de l'Isle-Adam, Catulle Mendès, et de jeunes disciples comme Gustave Kahn, René Ghil, Stuart Merrill, Vielé-Griffin, Charles Guérin, Ephraïm Mikhaël. Et puis, des peintres, Manet ⁷, Redon, Gauguin, Munch, entre autres et des musiciens. À la gauche de Mallarmé, les jeunes poètes veulent placer un apôtre et c'est Verlaine. Ces deux poètes sont pourtant fort différents en apparence. Verlaine était enrôlé, un peu de force, dans le symbolisme. D'ailleurs il « rigole » de cet embrigadement :

Des jeunes – c'est imprudent !
 Ont, dit-on, fait une liste
 Où vous passez symboliste.
 Symboliste ? Ce pendant
 Que d'autres, dans leur ardent
 Dégoût naïf ou fumiste
 Pour cette pauvre rime iste,
 M'ont bombardé décadent.

Mais, au fait, le père du symbolisme c'est Baudelaire – mort depuis vingt ans! – et sa forêt de symboles ? C'est lui l'ancêtre !

La Nature est un temple où de vivants piliers
 Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
 L'homme y passe à travers des forêts de symboles
 Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
 Dans une ténébreuse et profonde unité,
 Vaste comme la nuit et comme la clarté,
 Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
 Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
 – Et d'autres corrompus, riches et triomphants,

7. Mallarmé écrivait à Verlaine : « J'ai, dix ans, vu tous les jours mon cher Manet. »

Ayant l'expansion des choses infinies,
 Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens
 Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

C'est le fameux sonnet *Correspondances*, où les parfums de Baudelaire sont doux et verts, corrompus et riches, voire triomphants.

Kléber Haedens se moque un peu du symbolisme : « mot vague, vague comme les principes de cette école », mais ses commentaires sont moins vagues qu'il ne semble et expriment bien, à mon avis, l'importance de cette petite révolution « permanente » dans la poésie. Comment le dire mieux que lui :

Il s'agit de reprendre à la musique son bien, de se montrer sensible aux nuances, aux parfums, aux sons, aux correspondances secrètes entre les choses, de libérer le vers de toute contrainte formelle et de maintenir la poésie en état de révolution permanente.

En revanche, à mon avis, il est trop sévère avec les poètes symbolistes, il généralise trop facilement, il exagère quand il dit que « les symbolistes ont écrit les vers les moins musicaux de la langue française ».

Si Haedens a du mal à cerner le symbolisme, il n'est pas le seul. Décaudin, un des spécialistes du symbolisme écrivait : « Peu de notions sont en apparence aussi confuses que celle du symbolisme. » Alors ? qu'est-ce qu'un symboliste ? Décaudin répond... à côté de la question : « ... au seuil de l'année 1895 (...), c'est tout d'abord le sentiment d'appartenir à une communauté triomphante. »

J'aime mieux laisser le dernier mot à Mallarmé lui-même. Dans ses *Divagations* – tardives, publiées en 1897 –, il écrivait : « Nommer c'est détruire, suggérer c'est créer. » Je me fais exégète : il veut dire, je pense, que la réalité objective et matérielle est une fausse réalité, superficielle et transitoire, alors que la vraie réalité est invisible et symbolique. N'est-ce pas la pensée profonde des mystiques ?

Au-delà des grands principes, Mallarmé s'est essayé à toutes les « divagations », grandes et petites : par exemple il avait pensé supprimer toute ponctuation... mais il en est revenu ! En 1886, dans la revue *Vogue*, il publie, pour la première fois, un sonnet sans ponctuation. Peu après (décembre 1886), il remet la ponctuation : « J'ai

ponctué parce que, somme toute, il ne faut pas nous mettre le monde à dos. » C'était gentil de sa part ! mais depuis, les poètes contemporains n'ont pas eu cette délicatesse.

Un dernier mot sur ce petit prof d'anglais génial, il avait de l'humour et, en particulier, il aimait bien s'amuser avec les mots, comme en témoignent les petits poèmes en forme d'adresse et de rébus qui faisaient sourire le facteur.

Il reste qu'avoir décorseté la poésie ne fut pas, à mon avis, une petite affaire, sans objet ni sans suite. Une partie de cette poésie décorsetée qui a dominé le xx^e siècle, est belle et émouvante, de Jacques Prévert à Saint-John Perse. Mais ce n'est pas le lieu d'en donner des exemples.

Je reviens au premier numéro d'*Essais de Jeunes* et à René Ghil, ce disciple agité de Mallarmé dont Delbousquet s'est d'abord entiché ! Son vrai nom c'est René Guilbert (1862-1925). Il avait fait ses études au lycée Fontanes – puis Condorcet – où il avait eu pour condisciples d'autres jeunes poètes entre autres Ephraïm Mikhaël, Stuart Merrill et Pierre Quillard. Ghil devint un des familiers de Mallarmé, il ne manquait pas un seul de ses mardis. C'est Ghil, a-t-on dit, qui fit connaître à Mallarmé, la musique de Wagner qu'il vénérât. Et désormais, l'on ne pouvait être symboliste sans être wagnérien !

Mallarmé, bientôt, le supportera mal, en raison de ses extravagances, et il fallait lui en faire beaucoup, pour être taxé d'extravagance. Ghil, en effet, invente une nouvelle école, le symbolisme intrumentaliste ou instrumentalo-symbolisme ! L'instrumentalisation en question, préconise des correspondances précises entre une lettre, un son, une couleur, une idée..., mais Rimbaud, vingt ans plus tôt, avait déjà donné des couleurs aux lettres de l'alphabet. C'en est trop, Mallarmé ne suit pas. Ils se séparent en 1888.

Ghil fonde alors la revue *Écrits pour l'Art*. Il y définissait la poésie comme « l'intuition du Tout manifestée par le Rythme ». Pourquoi pas ! Il se voulait le champion de la poésie totale et de la « poésie scientifique ». Ce dernier concept est le titre de l'un de ses essais (1909). Il est vrai que les mathématiques sont une forêt de symboles ? De René Ghil, on a dit qu'il était illisible, qu'il avait une insupportable précio-

sité. Robert Sabatier parle de son ton rugueux, raboteux, rocailleux. S'il faut en rajouter, je dirais aussi que sa poésie est très ennuyeuse. Delbousquet, à ses débuts, est tout imprégné de cette préciosité. Voici un exemple des vers qu'il publiait dans *Essais de Jeunes* (juillet 1892) :

Les grands pins s'endormaient en une gloire d'or
 Les grenades pleuraient le pourpre des pétales
 Sur la candeur des lys mirant leurs tiges pâles
 En la moire de l'eau miroitante qui dort.

Le premier numéro d'*Essais de Jeunes*, de mars 1892, comprend essentiellement des pièces de vers : un poème de Maurice Magre, *Nauffrage* et un de Marc Lafargue, *Sur la steppe*, tous deux d'une verve plutôt hugolienne. Et il y a, bien entendu, un poème de Delbousquet *Les Tombes*, beau mais triste.

Dans le deuxième numéro, Delbousquet donne la parole à ce René Ghil, à cet original ! Il faut dire que cette « entrée » est quelque peu indigeste, précieuse de style, agressive dans le ton. Cela s'appelle *La Jeune Lutte*. En voici un passage significatif :

Nous répudions certaines insanités de l'heure présente (...) la médiocratie contente ou réactionnaire (...), le mouvement de recul épouvanté qui restaure un nouveau tréteau « idéaliste-mystique » (...) après la honteuse chute dans le néant qu'ils étaient eux-mêmes, des décadents symbolistes ; une force agissante de théories et d'œuvres rationnelles s'affirme, celle des poètes de l'École évolutive-instrumentaliste (...). Le poète sera poète, philosophe et sociologue.

Connaissez-vous cette école « évolutive-instrumentaliste » ? Ses buts sont difficiles à expliciter. On reste dans le flou artistique ! Dans ce numéro, Delbousquet publie une courte nouvelle, *El Matador* : c'est une bonne nouvelle où apparaissent ses dons de conteur.

Dans le numéro 3 (mai 1892), c'est encore Ghil qui fait l'ouverture, avec un titre apparemment banal : *De la Nature en poésie*. C'est un petit peu plus précis :

La poésie anémique de nos temps, dont la décadence avérée s'est tour à tour dénommée (...) symbolisme, idéalisme, magnificisme, mysticisme, etc., n'est que rêveuse... Pour la comprendre [la nature], il faut l'aide de la science évolutive.

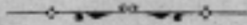
3787

1^{re} ANNÉE
N° 1 — MARS

ESSAIS
DE JEUNES

Rédacteur en Chef :
Emmanuel DELBOUSQUET

Secrétaire à la Rédaction :
Léon LANTA



TOULOUSE

1892

Prix : 0 fr. 25

DIRECTION : 2, Rue de la Concorde

Page de couverture du premier numéro d'*Essais de jeunes* en mars 1892.

Bibliothèque municipale de Toulouse.